

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'accident

Lise Delfosse

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delfosse, L. (1973). L'accident. *Liberté*, 15(1), 77–78.

La haine détruisit la vérité,
Et plus rien ne fut sincère
Si bien que dans l'immensité,
Il fut un coeur, il est une pierre...

RITASKINA

L'ACCIDENT

Je suis à l'intérieur de la voiture. Nous roulons vite sur l'autoroute. Je pense. Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Dois-je continuer à souffrir ou mettre une fin à tout cela ? Je ne sais pas. Je pense. Tout à côté de moi il conduit. Paisible. Il ne se doute seulement pas une seconde des pensées qui m'obsèdent, qui me hantent. J'ai mal.

Si je saute, je fais le grand pas, c'est une nouvelle vie pour moi. Y suis-je prête ? Dans la peau d'un autre ? Une autre mentalité, un autre caractère, peut-être un homme ? Ah ! et puis après qu'est-ce que ça changera ? Je n'ai déjà plus rien à perdre. J'ai tout perdu. Ça n'empêchera pas le sang de couler dans ses veines, ça ne l'empêchera pas non plus de faire l'amour à d'autres qu'à moi...

J'y vais, je sais que je ne devrais pas.

D'un bond j'ai ouvert la portière de la voiture et j'ai sauté. Il n'a pas eu le temps d'arrêter tout de suite. Mon corps a traîné le long de la ligne blanche. Elle m'a arraché la moitié du visage. — Il pense que je suis perdue, que je suis morte, lui et tous ces gens qui s'entassent en foule autour de mon corps mutilé. Parce que l'expression de mes yeux est vide, qu'ils sont ouverts ? Parce que mon coeur ne bat plus ? Est-ce vraiment une raison suffisante pour qu'on dise que je suis perdue, morte ? Les gens sont idiots, ils ne pensent pas longtemps pour conclure à la mort. C'est beaucoup plus que cela.

Et moi pendant ce temps, je lui joue un bon tour. Ma vengeance. Les remords de conscience et tout le reste. Je veux qu'il souffre autant qu'il m'a fait souffrir. Maintenant il pensera à moi, à l'accident, complètement obsédé. Je jubile. C'est parfait. Un dernier regard sur tout, sur lui et je pars. Serais-je homme ou femme ? Blonde ou noire ? Blanche ou jaune ? Dans quel pays vais-je « vivre » ? J'ai hâte...

LISE DELFOSSE

« L'ENFER, C'EST LES AUTRES »
(*J.-P. Sartre*)

— "I went on. I jumped out of it and killed myself for the third time. I knew it wasn't good, but I did it just the same. It was in me. I couldn't do anything against it. My life."

J'ai tué ma dernière vie, je l'ai complètement gâtée. Je reste à errer dans le néant pour toujours. Il n'y a plus rien pour moi. Le vide absolu. Peut-être aurais-je dû vivre ? J'aurais eu une autre chance, une autre vie. Tout aurait fini par passer. Mais à quoi bon vouloir retenir ces choses, vouloir revenir en arrière ? J'erre à présent, c'est tout ce qui compte maintenant.

Ici il n'y a pas de jour, pas d'heure, pas de nuit, pas de soleil, pas de lune ni de bruit. Rien. Pas de musique, pas de rire, pas de pleurs, ni de bonheur.

C'était en fin d'après-midi. Il grêlait et pleuvait. Le temps était sombre. Il n'y avait rien d'autre que la pluie, la grêle et la pénombre. Tout cela a suffi à me tuer... Je revenais de quelques courses. Mes journées étaient longues, beaucoup trop longues. Je m'ennuyais à mourir. Je marchais lentement dans la rue, j'ai entendu le bruit d'un autobus qui roulait derrière moi. Puis je suis montée à la maison. Sans même penser à ce que je faisais, j'ai continué de monter les marches toujours plus haut et puis... et puis le néant complet.